



# Centre d'interprétation la Villa Pasques

*Visites culturelles et historiques pour  
entretenir le devoir de mémoire à La Capelle*

## EXPOSITION

La Capelle en mai 1940

OUVERT TOUS LES  
DIMANCHES

De 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures  
Ouvert jusqu'au 1er week-end de novembre

13, rue de l'Armistice - 02260 La Capelle



*Pour tout renseignement au 03-23-97-52-00  
ou par mail [mairie@villedelacapelle.fr](mailto:mairie@villedelacapelle.fr)*



---

# La Capelle

## *en Mai 1940*

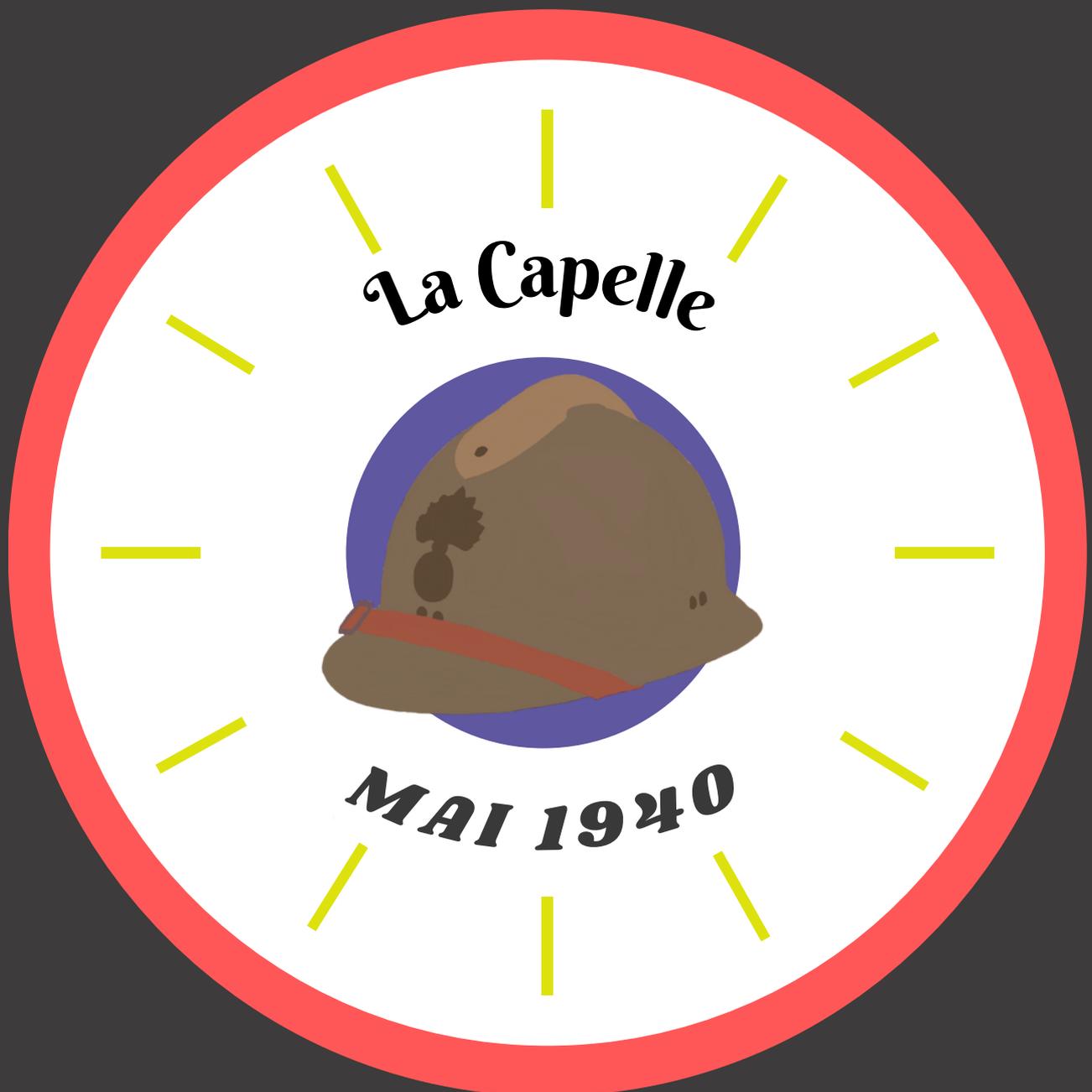
---

En 2020, à l'occasion du 80ème anniversaire des événements de mai-juin 1940, le président du Conseil Départemental Nicolas Fricoteaux appelait la population à une recrudescence d'initiatives ayant pour enjeux la réhabilitation mémorielle des combattants français, et notamment par les mots ; « ils se sont battus avec courage, c'est le moment de leur rendre hommage ». Il y a 83 ans jour pour jour, en mai 1940, des dizaines d'hommes, au moins 70, mouraient dans un "La Capelle en feu", une des poches de résistance les plus injustement oubliées de notre histoire. Ils se sont battus avec des moyens qui rendaient impossible toute résistance ; pourtant, ils ont tenu. Cette exposition se veut être la première étape d'une manœuvre mémorielle relative aux combats de 1940 dans la commune qui, à terme, deviendrait annuelle à l'image de Saint-Michel ou de Mondrepuis.

Aujourd'hui, La Capelle est le symbole du retour sur un épisode de notre mémoire collective mais aussi du rappel de ce sacrifice dont a tristement fait l'objet une génération entière qui fut combattante avant d'être captive.

Le logo de l'exposition est ainsi conçu : les traits jaunes, tels la lumière, éclairent le combattant français de 1940 et à le replacent au centre de notre mémoire locale. Ce dernier est représenté par ce casque Adrian réalisé numériquement par nos soins, appuyé par le drapeau tricolore qui nous rassemble et qu'ils ont défendu malgré les missions qu'on leur a confié, disproportionnées aux moyens qui étaient les leurs. Ils n'ont pas perdu, ils ont été sacrifiés.

À nous le souvenir, à eux l'immortalité.



# CONTEXTE



TIRAILLEURS  
ALGÉRIENS QUI  
PASSENT PAR HIRSON,  
ICI PLACE DÉCAMP,  
DANS LES PREMIÈRES  
HEURES DE LA BATAILLE  
DE FRANCE.  
COLLECTION GUÉRINO  
ET CYPRIEN LEJEUNE.

## 10 MAI 1940 : **BLITZKRIEG**

En réalité, à ce moment-ci, chacun pense que le sort de la guerre se passe autour de la **Belgique**, dans le cadre de l'opération Dyle du généralissime **Maurice Gamelin** commandant la meilleure armée du monde, l'Armée française, qui, en cas d'offensive, prévoyait alors l'envoi de nos meilleures unités chez nos voisins belges afin d'éviter que ne soit réitéré ce plan Schlieffen d'août 1914 qui avait alors mis à mal nos régiments français, refoulés sur Guise depuis Charleroi par exemple ; les avant-gardes allemandes avaient même atteint Senlis, mais la France avait alors été sauvée de la catastrophe par la victoire opérationnelle de Joffre sur la Marne. Mais 1940 n'est pas 1914. Après l'engagement du plan Jaune à compter du **10 mai**, déferlant les panzers sur le front Ouest, on envoie par exemple notre puissante **VIIème Armée du général Giraud** au secours de la **Hollande**. L'avance allemande est ainsi stoppée dans les provinces belges. **La Capelle** est donc encore assez loin des soucis. Cependant, ce n'est qu'une question d'heure, puisqu'en parallèle, un front perce sur notre flanc, malgré l'aveuglement de notre commandement : celui de **Sedan**, dans la supposée infranchissable forêt des Ardennes, soi-disant couverte par le fleuve de la Meuse qui permettrait un formidable fossé anti-char. Voici désormais que cette opération en **Belgique** se révèle finalement être suicidaire ; Gamelin vient de disperser les moyens nécessaires à toute riposte, c'est-à-dire notre réserve stratégique, de la **Hollande** aux **Ardennes** ! On ne peut donc pas faire face ! La guerre est déjà jugée perdue ; les Allemands foncent vers la **Manche** ! Nos forces sont cernées ! Une erreur du commandement, entêté à surestimer les Ardennes malgré les fréquents avertissements des subalternes. Si de réelles dispositions avaient été prises au cours de la percée, il aurait été possible de limiter l'offensive entre **Dinant** et **Sedan** avec plusieurs remarquables divisions motorisées qui auraient pu contre-attaquer de flanc. Par exemple, **Gamelin**, au lieu d'y engager massivement trois divisions cuirassées stationnées à **Reims**, les disperse sur une centaine de kilomètres de front dans des opérations décousues sans grand intérêt. La **IXème Armée du général Corap**, prise au piège, doit notamment tenir des positions disproportionnées à ses moyens, comme dans la **province de Namur** ! C'est là que l'on va retrouver un certain escadron hippomobile du **30ème GRDI**, **30ème groupe de reconnaissances de divisions d'infanterie** ; il s'agit en fait d'un groupe de cavaliers à cheval chargé de la reconnaissance de nos avant-lignes, qui est alors commandé par le **capitaine Arlot**. Le **30ème GRDI** régit de la **18ème division d'infanterie** de la **IXème Armée** qui va déferler sur notre région dans quelques heures. Ce groupe de cavaliers se trouve alors dans la région de **Corenne**, près de **Philippeville**, le **14 mai**, quand soudain, bombardé par les stukas, il s'aperçoit s'être retrouvé sans commandement et sans ordre. Après l'envoi d'agents de liaison, il retrouve le **commandant Brousset** qui le presse de se rendre à **Vodecée** où la résistance s'organise. Ils y combattent le lendemain, mais la ville tombe aux mains de l'ennemi après une farouche bataille, et ils descendent ensuite jusque **Trélon** pour retrouver le territoire français, tout en couvrant le repli d'éléments de la **4ème DINA**, de la même **IXème Armée**, bouleversée entre autres par la **7ème panzerdivision** de Rommel.



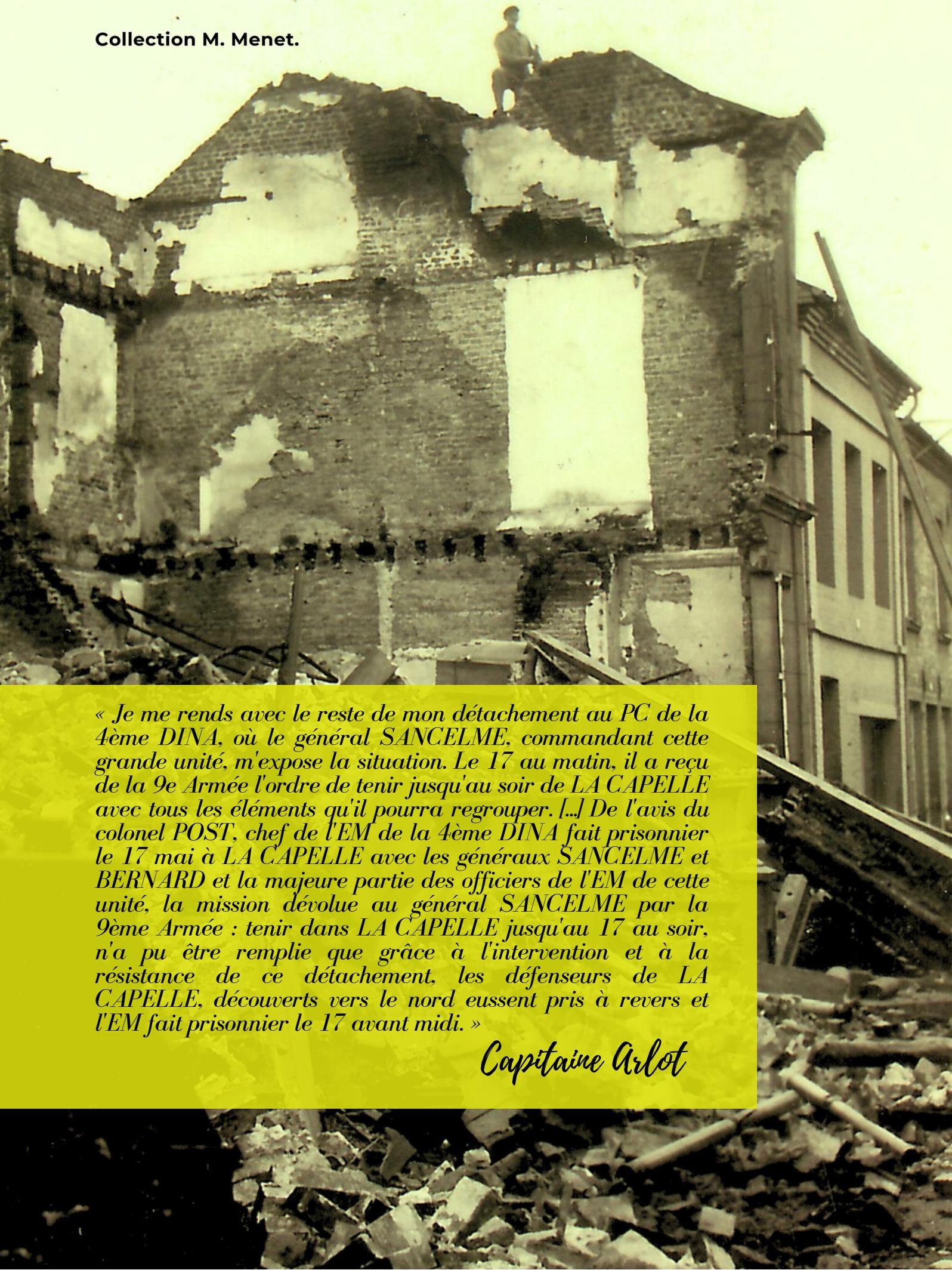
# SCÈNE N°1

Nous sommes le 17 mai 1940 à La Capelle, plus précisément vers l'actuelle intersection de la route d'Hirson et des rues de l'Armistice et d'Edouard Mambour. Il est 11 heures. Quelques hommes attendent dans l'angoisse de l'attaque imminente de la 8ème panzerdivision du général Kuntzen, qui venait alors de surgir des Ardennes par Aubenton. La défense de la ville se prépare, tel un réel camp retranché, une poche. Ces militaires n'ont aucune unité en commun ; depuis l'aube, des officiers, comme le lieutenant Dupriez à La Flamengrie, ont reçu l'ordre de stopper les soldats isolés de la IXème Armée du général Corap qui refluent de la retraite de Belgique, après la manœuvre Dyle du généralissime Gamelin. Le 1er escadron (hippo) du 30ème GRDI, du capitaine d'Arlot, lui, quittait Trélon, pensant rejoindre la zone de cantonnement de la 18ème DI supposé être à Etréaupont, lorsqu'il fut stoppé sur la route par le commandant Bourgeau, chef du 3ème bureau de l'EM de la 4ème DINA, le pressant de se rendre à La Capelle. Quelques dizaines de minutes plus tard seulement, ce sera l'enfer. Les cavaliers à cheval du 30ème GRDI se mêlent aux tirailleurs algériens et marocains de la 4ème DINA, dont le poste de commandement est retranché dans la mairie, parmi lesquels le général Sancelme. Ils combattent aux barricades, dans les maisons, dans chaque rue. L'ennemi est contraint à faire usage de projectiles incendiaires pour mettre un terme à la résistance. Le courage de cette garnison de fortune de La Capelle assiégée et en feu est ainsi : quelques dizaines d'hommes harassés par des kilomètres et des kilomètres de retraite se battent jusqu'à l'épuisement, ayant perdu 4/5 des hommes de la poche de résistance, et jusqu'à heure prévue contre un ennemi largement supérieur en nombre et en arme puisque encerclés par 40 blindés.



La Capelle après les combats du 17 mai 1940. Il s'agit peut-être d'un motocycliste de la 8ème panzerdivision.  
**Collection M. Vasseur.**

Collection M. Menet.



« Je me rends avec le reste de mon détachement au PC de la 4ème DINA, où le général SANCELME, commandant cette grande unité, m'expose la situation. Le 17 au matin, il a reçu de la 9e Armée l'ordre de tenir jusqu'au soir de LA CAPELLE avec tous les éléments qu'il pourra regrouper. [...] De l'avis du colonel POST, chef de l'EM de la 4ème DINA fait prisonnier le 17 mai à LA CAPELLE avec les généraux SANCELME et BERNARD et la majeure partie des officiers de l'EM de cette unité, la mission dévolue au général SANCELME par la 9ème Armée : tenir dans LA CAPELLE jusqu'au 17 au soir, n'a pu être remplie que grâce à l'intervention et à la résistance de ce détachement, les défenseurs de LA CAPELLE, découverts vers le nord eussent pris à revers et l'EM fait prisonnier le 17 avant midi. »

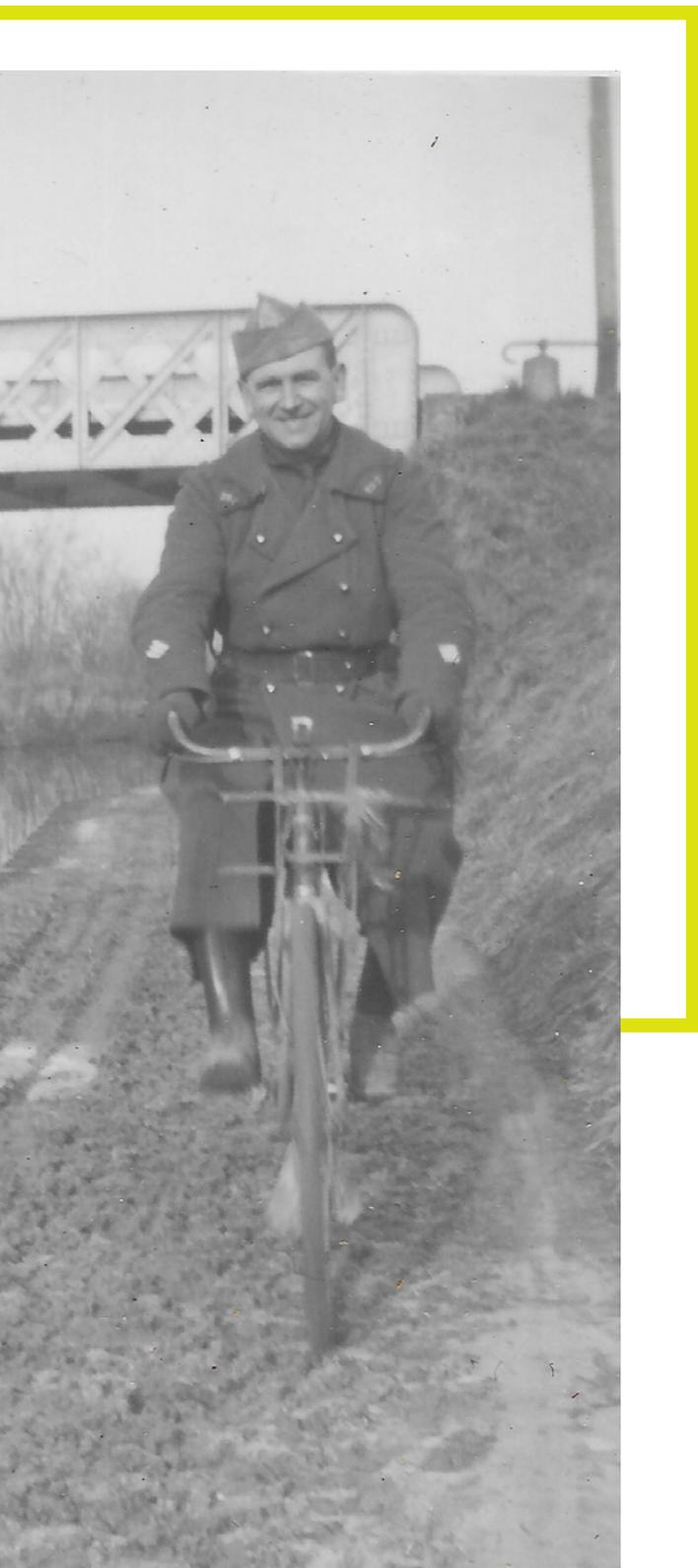
Capitaine Arlot

# N°1 ET 2

Tout d'abord, le fantassin. Le n°1 est un soldat de 2ème classe, le n°2 est un sergent. Le n°1 a été affecté au 124ème régiment d'infanterie du lieutenant-colonel Emilien Alain et a été formé au centre mobilisateur d'infanterie n°21 du fort d'Hirson en août 1939. Aussitôt, le 28, le régiment part pour la région frontalière en forêt d'Anor à Saint-Michel. Il y reste jusqu'au 26 novembre, notamment dans le cadre de manœuvres et de travaux. Le régiment est en partie piégé dans la poche de Lille fin mai 1940. Il porte la capote modèle 1920 datée décembre 1936, le vêtement le plus représentatif du poilu de 1940. Il est aussi équipé d'un pantalon pour troupe à pieds modèle 1938, dit golf par sa coupe bouffante aux genoux. Les fameuses bandes molletières du modèle 1919 sont cintrées. Le casque Adrian modèle 1923 modifié 1926 est en fait l'évolution du modèle 1915 à la seule différence qu'il est réalisé en une seule pièce emboutie. Il porte la musette ANP 31 (appareil normal de protection modèle 1931) que vous retrouverez sur tous les mannequins puisque obligatoire au port en toute circonstance. L'équipement est du modèle ancien, c'est-à-dire celui de 14-18 : ceinturon modèle 1903/14 muni de trois cartouchières modèle 1916 (deux ventrales et une dorsale) ; bretelles de suspension modèle 1892/14; étui-musette modèle 1892 datée 1918 ; bidon deux litres modèle 1877 qui a lui aussi participé au premier conflit et réutilisé en 1939 ; l'havresac modèle 1893 daté 1915, dit as de carreau de par son cadre rigide en bois, surmonté de la gamelle modèle 1852, tout aussi de 14-18 mais repeinte en kaki pour une réutilisation en 39/40. En fait, il s'agit du poilu de 1918 à la seule différence que la couleur a changé.



Carte postale en souvenir de la mobilisation d'un soldat, qui écrit à sa famille. **Collection Lejeune Guérino et Cyprien.**



Sergent-chef à vélo, en permission, peu avant la bataille. **Collection Lejeune Guérino et Cyprien.**

## N° 3 ET 4

Ensuite, nous avons la présence de deux cavaliers montés, dont un porte sur le col des pattes du 30ème GRDI du capitaine Arlot, qui a participé aux combats de La Capelle. Ils sont ici vêtus du manteau de cavalerie modèle 1920 modifié 35, et ont perçu l'équipement fauve modèle 1916. Ils sont coiffés du même casque Adrian. Enfin, le n°3 a été muni des jambières modèle 1916 noircies ; c'est la tradition de la cavalerie. D'ailleurs, en parlant de la cavalerie, cette arme passe une crise identitaire dans les années 20-30 ; la guerre de 14-18 nous a montré les limites du combat à cheval, et a ainsi favorisé l'implication de la mécanique ; mais un cavalier demeure-t-il cavalier même sans cheval ?

## N° 5

Au centre, assis, vous trouvez un homme affecté comme personnel du génie transporté par véhicule automobile mais combattant à pied puisqu'il est vêtu du lourd manteau à capuchon modèle 1935, ici daté 1938.

## N° 6

C'est un chasseur des chars de combat ; il est coiffé du casque modèle 1935. C'est le casque représentatif des équipages de blindés et de motos de 1940. Le bandeau en cuir rembourré couleur havane permet de protéger le bord frontal.

Il est vêtu du veston en cuir modèle 1935, exclusivement réservé aux personnels de chars de combat, confectionné en mouton chromé havane avec col chevalière, et a enfin touché cette salopette du même modèle qui, lui, réalisé en toile de lin, est destiné plus largement à tous personnels blindés ou conducteurs de véhicules divers, puis d'un ceinturon modèle 1903-14 fauve avec étui de PA.

## N°7

Enfin, il s'agit de terminer par ce général de brigade, donc deux étoiles ; il est vêtu de la vareuse modèle 1939. Il a aussi une culotte dite « mastic » très répandue chez les officiers. Bien qu'apportant un chic indéniable, ces culottes sont très salissantes en temps de guerre et permettent à l'ennemi de repérer facilement un officier. Il est coiffé du képi modèle 1919 de général de brigade. Enfin, il est doté d'une paire de bottes dites « à l'aviateur », entièrement lacées et plus généralement portées par les officiers non montés. En moyenne, l'âge d'un général allemand est plus jeune de 10 ans de son adversaire français. Par exemple, le généralissime Gamelin, à qui on avait confié la responsabilité de la guerre, venait de se faire soigner d'une syphilis à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il a ses facultés mentales affaiblies, ce qui l'incite à se défausser constamment sur ses subordonnés.



Novembre 1938, défilé de blindés français à La Flamengrie. **Collection M. Menet.**



L'AM détruite à l'angle de la Grand'Rue et de la rue Marie Stuart à La Capelle. **Collection Monsieur Fernand Camart selon un livre fourni par Monsieur Vasseur.**

*« Quelques minutes avant, vers 12 heures 30, l'intervention d'une AM française n'a pu nous permettre d'enlever la barricade. Le chef de voiture surpris probablement par le manège des allemands postés à la barricade et qui de temps à autre se dressent en levant les bras comme pour se rendre, laisse, malgré mes signaux, son véhicule à l'arrêt une minute environ en plein débouché de la route de ROCQUIGNY. Une arme anti-char allemande située dans une haie à 200 mètres de-là tire sur l'AM, tuant ou blessant ses occupants. L'AM brûle. »*

*Capitaine Arlot*

# SANCELME



PORTRAITS DU GÉNÉRAL  
SANCELME ISSUS DES  
SITES  
[MUSEEDESETOILES.FR](http://MUSEEDESETOILES.FR)  
ET  
[VUDUBOURBONNAIS.WO](http://VUDUBOURBONNAIS.WO)  
[RDPRESS.COM](http://RDPRESS.COM)



# LA VAREUSE DU GÉNÉRAL SANCELME

VAREUSE DE LA COLLECTION DE MONSIEUR CLAUDE MAINON. RECHERCHES HISTORIQUES PAR CYPRIEN LEJEUNE APRÈS CONSULTATION DES BASES LÉONORE, ARCHIVES NATIONALES.

Né le 30 décembre 1882 à Jenzat, dans l'Allier, Charles-Eugène Sancelme est issu d'une famille paysanne, et entre à l'école des officiers de Saint-Cyr le 28 octobre 1901. Il en sort sous-lieutenant et est incorporé au 4ème zouaves le 1er octobre 1903 avec lequel il séjourne en Tunisie du 2 octobre 1904 au 14 mars 1908. Il est nommé lieutenant le 1er octobre 1905. Il participe ensuite à la campagne du Maroc, secteur Casablanca, du 15 mars 1908 au 6 février 1910, se trouvant notamment au 30ème d'artillerie en novembre 1909. Il passe par l'Algérie du 7 au 9 février 1910 pour retourner en Tunisie du 10 au 18 février. Il suit les cours de l'école d'application de l'artillerie et du génie du 15 avril au 13 août 1910, puis est affecté à la 7ème batterie du 12ème d'artillerie le 19 août 1910, puis à la 9ème batterie le 9 mai 1913, dans laquelle il est promu capitaine le 23 septembre. Il participe à la Grande Guerre en France dès le 2 août 1914. Il est cité le 15 octobre : « Dirige avec une habilité très remarquable les tirs de sa batterie même sous un feu violent. Blessé au pied le 24 août. Excellente tenue sous le feu. [...] A en diverses journées de combat et particulièrement le 25 septembre, arrêté par un tir d'artillerie opportun et réglé une offensive ennemie menaçante. S'était déjà fait remarquer par sa vigueur et sa compétence professionnelle dans les combats du mois d'août et en particulier du 14 août. » Il est à nouveau cité le 9 janvier 1915 : « Dirige avec virtuosité les tirs de sa batterie, même sous un feu violent. Blessé le 24 août. Excellente tenue au feu. » Il est ainsi décoré de la croix de guerre avec palme les 15 octobre et décembre 1914, puis est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur par journal officiel du 5 janvier 1915. Il est promu Officier de la Légion d'Honneur en 1920.

D'abord chef d'état-major du gouverneur militaire de Strasbourg, en qualité de général de division à l'état-major général de l'Armée, c'est à la veille de la Seconde Guerre mondiale qu'il obtient le commandement de la 4ème Division d'Infanterie Nord-Africaine, affectée à la IXème Armée du général Corap. Il est promu commandeur de la Légion d'Honneur le 31 décembre 1939. Dans le cadre du plan Dyle, la division monte à Philippeville aussitôt le plan Jaune du 10 mai 1940, faisant face notamment à la 7ème panzerdivision de Rommel. Après une assez pénible retraite, continuellement harcelée par l'ennemi, elle se retrouve dans notre région où, encerclé, le général Sancelme reçoit l'ordre de la IXème Armée, à l'aube du 17 mai 1940, d'organiser une poche de résistance à La Capelle pour sauver son poste de commandement. Le capitaine Arlot écrit à son sujet : « A 19 heures 30, le Commandant Bourgeau me prescrit lui-même de cesser le feu, puis le Général Sancelme fait sortir un drapeau blanc. [...] Le général estime que la résistance est inutile. Nous sommes faits prisonniers. [...] Les allemands nous transportent en camions blindés à Clairfontaine où nous passons la nuit dans une gare. Nous sommes conduits successivement à Anor, puis Chimay où le chef d'E.M de la 4ème DINA est reçu par le chef d'E.M de l'armée allemande opérant dans la région. Nous arrivons à Mariembourg, nous logeons dans le poulailler d'une garde barrière. Fouille, On retire tout document y compris les plaques des tués, français et allemands.» Sancelme écrit lui-même : « Le 17 mai 1940, j'étais prisonnier de guerre après avoir perdu, l'avant-veille, soit le 15 mai 1940, la totalité de nos bagages, y compris mon carnet d'officier de la Légion d'Honneur. »

En captivité toute la guerre, le général Sancelme part en retraite après 48 ans, 2 mois et 4 jours de service, totalisant 7 citations et 2 blessures. Il peine cependant à percevoir ses arrérages concernant sa période de captivité. Il devient grand officier de la Légion d'Honneur en 1951, et décède le 28 octobre 1962 à Paris.



# DANS LA VITRINE...

COLLECTION GUÉRINO ET CYPRIEN LEJEUNE.

Dans l'étage du dessus, vous trouverez divers documents dont le livret militaire et les papiers personnels de Rémi Richelynck. Né le 30 octobre 1902 à Lerzy (02 - Aisne), Rémi est un herbager d'un mètre 77. Il est incorporé au sein du 97ème RIA en 1922 et participe à l'occupation du territoire de la Ruhr jusque mai 1924. Il déménage à Etréaupont en 1928, pour revenir à Lerzy en 1931, et devient cultivateur. Au cours de la fausse mobilisation de 1938, il est rappelé par voie d'affiche n°2 le 24 septembre. Il est renvoyé dans ses foyers le 2 octobre. Il accomplit une période d'exercice au CMI 21 de La Capelle du 12 au 17 avril 1939, où il avait été affecté encore une fois à la 25ème compagnie de passage, commandée par le capitaine Pierrot. Rappelé le 24 août 1939 au dépôt d'infanterie n°21 à Soissons. Le 5 avril 1940, il est affecté à la 5ème compagnie du 25ème régiment régional de garde à Soissons, commandée par le capitaine Rousseau. Blessé, il est évacué à l'hôpital mixte d'Auxerre (Yonne). La ville sera prise le 15 juin, et, toujours hospitalisé, il est fait prisonnier de guerre, puis interné au frontstalag n°150 à Auxerre. Réformé par les autorités allemandes, il est démobilisé par la gendarmerie en décembre puis renvoyé dans ses foyers. Enfin, il y a aussi une photo de classe de l'école de Beaumé, peu avant l'exode, puis des lettres écrites sur le front.

En dessous, il y a un caleçon en toile de coton décrit par le bulletin officiel de 1923 et daté 1930, réceptionné au 16ème d'artillerie divisionnaire de Clermont-Ferrand. Le régiment participe à la manœuvre Dyle-Breda, atteignant même les Pays-Bas, avant de participer à la défense de Lille ou de Dunkerque. Le 18ème RAD est cité pour avoir détruit douze chars ennemis au cours d'une résistance inespérée. Certains éléments parviennent à embarquer pour l'Angleterre à bord d'un torpilleur, malheureusement coulé le 31 mai 1940. Le régiment est dissous. Le bonnet de police s'inspire du modèle 1918 et le liseret rouge renvoie à l'artillerie. La gamelle modèle 1935 a été gravée par un certain Michel à Vannes le 1er juillet 1940.

La Capelle rasée après les combats. **Collection M. Menet.**

# LE CADRE

Alfred Zanelli, l'arrière-grand-père de l'un des organisateurs de cette exposition (Cyprien Lejeune), est un rescapé des combats qui ont eu lieu autour de La Capelle ce 17 mai 1940. Né le 26 juin 1913 à Gercy, il devient ouvrier agricole aussitôt la sortie de l'école communale à l'âge de 13 ans, employé dans la ferme Lagouge sur la route nationale n°2, alors tenue par son parrain, André Mennesson. En octobre 1936, il est appelé à effectuer son service militaire au 1er escadron du 12ème régiment de chasseurs à cheval à Sedan, quartier Fabert. Notre homme d'un mètre 76 se voit confier une expérience de soldat qu'il appréciera plus tard tel un joli souvenir ; les manœuvres à Sissonne ou à Mourmelon, voire dans les campagnes de Reims ou des Ardennes, il connaît bien. Renvoyé dans ses foyers 12 mois après, en octobre 1937, il se marie avec son premier amour avec qui il a un enfant au début d'une année tourmentée : 1939. Le 27 août de cette année, il est rappelé à l'activité par voie d'affiche à rejoindre le Détachement du Centre de Mobilisation n°2 de Sedan, qui doit alors réceptionner les réservistes mobilisés afin de former le 12ème chasseurs. Il demeure au dépôt comme charretier, puis est renvoyé dans ses foyers le 16 octobre. L'hiver, il le passera finalement aux côtés de sa famille, dans les champs gerçois couverts d'un drap blanc. En février 1940, il est rappelé au dépôt de cavalerie n°2. Le 13 mai 1940, Sedan est gravement menacé ; Alfred est envoyé sur le front belge aux côtés du 1er escadron du 30ème GRDI du capitaine Arlot, et combat dans la région de Philippeville. La retraite l'amène dans la région de La Capelle où il ne séjourne que quelques heures. Le 17 mai 1940, pris dans l'étau de la 8ème panzerdivision, il part rejoindre la zone de cantonnement de la 18ème DI supposée être à Etréaupont avec son peloton et, n'y trouvant personne, poursuit son chemin vers Vervins, puis Montcornet. Il est fait prisonnier dans la soirée à Renneval par des avant-gardes panzerdivision qui venaient de subir l'assaut de la 4ème DC de De Gaulle. Direction : Mülberg, étant réceptionné au Stalag IV-B sous le matricule 34350 entre le 23 et le 27 mai 1940. Il travailla alors dans un kommando de travail, dans une ferme du secteur, après un dur séjour en camp de prisonnier, et un passage en Ukraine. Il sera libéré 5 ans plus tard, le 23 avril 1945, et rapatrié le lendemain à l'hôtel du Lutétia ; état de santé plutôt bon. Il décèdera en 1987.



**Alfred  
Zanelli en  
1937 au  
12ème  
chasseurs  
à cheval.**



Alfred Zanelli en captivité, certainement dans une ferme autour du Stalag IV-B.

*« Nous arrivons à Renneval, à 5 kilomètres de Moncornet, quand nous sommes surpris par des colonnes blindées allemandes. Ils nous mettent en joue. Et moi, dont le mousqueton n'était chargé que d'une cartouche, ma dernière, que pouvais-je faire ? Nous nous sommes résolus à jeter nos fusils dans le talus, puis nous avons été emmenés, et regroupés avec des dizaines d'autres prisonniers, nous cantonnons provisoirement dans une manufacture de tabacs. Vous pensez bien que j'ai eu vite fait de vider tout le contenu de ma musette pour la remplir de tabacs, et ça m'a pour le moins sauvé la vie ! »* Il poursuit au stalag : *« Nous avons tellement faim que nous mangions de tout ! Cela va des corbeaux aux racines d'arbre. Je fumais mon vieux tabac avec des feuilles »*

*Alfred Zanelli*

# SCÈNE N°2

Désormais, vous n'êtes plus dans la rue mais dans un poste de secours. Là, soldats français et allemands sont soignés ; rajoutons la présence civile par celle de l'enfant. D'ailleurs, Marcel Lebourgeois, 27 ans, de la 23<sup>ème</sup> section d'infirmiers militaires, est tué à La Capelle ce 17 mai 1940. Le capitaine Arlot écrit : « Je dirige sur le poste de secours deux de mes hommes blessés qui peuvent marcher. Je couvre leur repli en tirant à coups de mousqueton sur les allemands qui me suivent, mais cela me contraint à laisser sur place deux cavaliers grièvement blessés. Je m'installe au poste de sacs à terre, devant le PC du général. Il y a déjà trois hommes à moi. A coups de mousqueton, nous empêchons les allemands de progresser dans la rue centrale de LA CAPELLE. Ils tirent pourtant sur nous avec une mitrailleuse. A 16 heures, nous avons à faire face à une tentative de débordement à notre droite, appuyée par une mitrailleuse. Elle est repoussée. A 17 heures 30, devant les pertes que notre feu leur inflige, les allemands évacuent la rue centrale, je me précipite aussitôt avec deux hommes vers les blessés que nous avons dû laisser au débouché de la rue de ROCQUIGNY. L'un d'eux m'a appelé presque tout le combat, alors qu'il était entouré d'allemands tirant sur nous 'Mon capitaine, venez me chercher, mon capitaine me laissez pas'. Nous comptons à proximité de la barricade une trentaine de cadavres allemands. Nous ramenons sur notre dos nos deux blessés et un allemand. »



La Capelle après les combats du 17 mai 1940. **Collection M. Vasseur.**

Vous êtes dans une habitation réutilisée en poste médical. De gauche à droite, vous trouverez :

-un infirmier d'une unité motorisée en tenue en toile (surtout modèle 1935) et équipé d'une musette d'infirmier

-un lieutenant du 23<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs algériens de la 4<sup>ème</sup> DINA veillant sur un tirailleur blessé

-un médecin militaire soignant soldats et civils (comme l'enfant allongé à ses pieds ou encore le soldat blessé sur le brancard, et auxquels on a apporté les premiers soins)

-différents matériels militaires belges, dont l'Armée s'était repliée sur notre région, tel que le casque modèle 1931 avec l'insigne métallique en tête de lion, largement inspiré du casque français

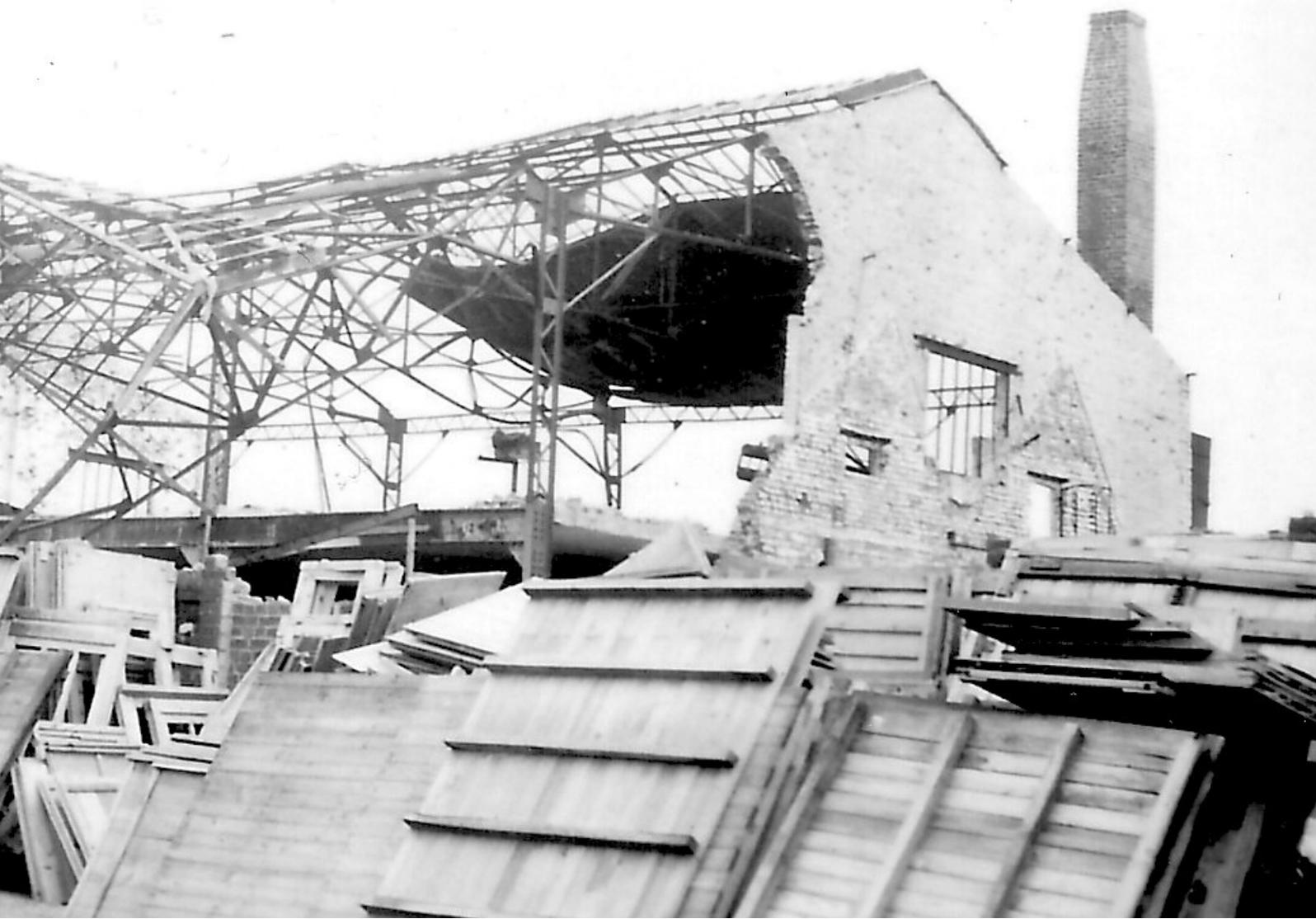
-un gendarme chargé des évacuations des civils et de la régulation militaire.

Des destructions à La Capelle,

mai 1940, ici la brosserie

Loiseaux. **Collection M.**

**Menet.**



# APRÈS 1940



CIMETIÈRE PROVISOIRE  
DES SOLDATS MORTS  
POUR LA FRANCE À LA  
CAPELLE EN MAI 1940  
(VOIR LA LISTE À CÔTÉ  
DE LA SCÈNE).  
COLLECTION M. MENET.



ARRIVÉE DES TROUPES  
ALLEMANDES DANS LA  
GRAND'RUE À LA  
CAPELLE. COLLECTION  
MR. FERNAND CAMART  
DEPUIS UN LIVRE  
FOURNI PAR M.  
VASSEUR.

# PROBLÈME MÉMORIEL

Après l'Armistice signé un mois et 5 jours après les combats de La Capelle, chacun vient se dédouaner de toute responsabilité ; des hommes politiques de la III<sup>ème</sup> république publient leurs souvenirs en cherchant à impliquer « l'incompétence de l'Armée » comme réelle cause, quand Maurice Gamelin, de son côté, se décharge sur la troupe, fustigeant la « défaillance des soldats », pour reprendre son ouvrage autobiographique publié en 1946, Servir. C'est cela que critique l'historien Marc Bloch dans L'Étrange défaite, sous l'occupation même puisqu'il a été fusillé comme Résistant le 16 juin 1944. Il écrit : « Nous venons de subir une incroyable défaite. A qui la faute ? A tout le monde, en somme, sauf à eux », en visant le commandement de façon ironique. Mais les années d'après-guerre et jusque fin des années 1960 ne sont pas celles d'une mise en cause de la défaite, que l'on cherche plutôt à oublier aux côtés du régime de Vichy. En effet, l'historiographie française de Seconde Guerre Mondiale se porte alors davantage sur Résistance, France Libre et Libération, en faisant une figure mémorielle dominante, alors que ces faits ont touché une minorité de français en réalité, à l'inverse des événements de mai-juin 1940 ; c'est ce que l'historien Laurent Henninger dénomma le « Tous héros, tous résistants ! ». Pourquoi ? Parce que dans une société qui tend à se reconstruire après l'occupation, la mémoire collective sélectionne les événements qui ont une utilité sociale permettant de se construire sur le plan identitaire. Ce n'est que dans les années 1970 qu'apparaît un « masochisme national » pour reprendre les termes de l'historien Dominique Lormier. Il y a alors un réel retour sur collaboration et sur la défaite de 1940. On passe d'un extrême à l'autre. « Neuf mois de belote, 6 semaines de course à pied », voici l'honteuse idée ancrée dans l'imaginaire collectif dénoncée par Remi Dalisson, spécialiste des commémorations et de la mémoire des conflits contemporains. Cette idée est répandue en France par les moyens du cinéma populaire, avec des films à succès tels que la trilogie de Robert Lamoureux, la Septième Compagnie, sorti de 1973 à 1977, ou plus récemment encore de La folle aventure de Max et Léon sorti en 2016. Ce n'est que depuis les années 2000 que les événements de 1940 sont intégralement portés dans les commémorations de la Seconde Guerre mondiale, grâce notamment aux associations de reconstitution historique, le tourisme mémoriel ou encore les médias. Selon Rémi Dalisson, cela se passe dans un contexte précis ; celui de la « guerre des mémoires », c'est-à-dire une « concurrence des mémoires historiques ». Certains auteurs et historiens français reviennent sur cette période et montrent que l'Armée française s'est battue. 30 à 50 % des chars et avions allemands sont mis hors de combat, et les pertes parlent d'elles mêmes : il y a plus d'hommes tués ou blessés par jour pendant la bataille de France de 1940, 9200, que pendant la bataille de Verdun en 1916, 2400. De son côté, le général Guderian du 19<sup>ème</sup> panzerkorps rappelle avoir rencontré chez les soldats français, je cite, « un esprit de sacrifice extraordinaire, [...] digne des poilus de Verdun en 1916 ». Aussi, il convient de rappeler que sur les 1 850 000 soldats français capturés, 1 100 000 l'ont été après le 17 juin 1940, c'est-à-dire après l'annonce radiophonique du maréchal Pétain demandant à cesser les combats. Mais deux millions de captifs qui prennent le chemin de l'Allemagne, la population ne peut qu'associer l'image du soldat français de 1940 à celle, misérable, du prisonnier de guerre qui travailla 5 ans en Allemagne. Mais les commémorations sont difficiles ; alors que 2020 devait être l'année du 80<sup>ème</sup> anniversaire, elle fut celle du COVID. La crise avait par exemple paralysé un important rassemblement mémoriel de reconstitution historique organisé par « Collectif France 40 » devant partir de Sedan le 10 mai avant d'aboutir à Montcornet le 17. Par ailleurs, l'une des seules cérémonies officielles a été celle de Montcornet le 17 mai 2020, commémorant la bataille éponyme à laquelle prit part la 4<sup>ème</sup> division cuirassée du colonel de Gaulle ; mais encore une fois, cela donne lieu à des controverses, y étant davantage souligné l'esprit de résistance de Charles de Gaulle, comme « fait d'arme militaire du futur général », homme du 18 juin.

---

# Remerciements

---

Thiérache matériaux pour les cailloux et pavés

M. Matthieu Gaudion pour les petites menuiseries  
Associations Thiérache Promotion et Paysannerie  
d'autrefois pour des décors

MM. Alain Menet et Régis Vasseur pour les photos  
de 1940

M. Claude Mainon et son association Thiérache  
Histoire Vivante pour sa participation matérielle

Services technique et administratif de la mairie

Organisateurs : Comité cœur de Thiérache du  
Souvenir français et Comité de pilotage de la Villa  
Pasques : Paul, Cyprien, Corentin, Héla, Nicolas et  
Christelle Maes, ière adjointe à la communication,  
culture, patrimoine et tourisme de la commune de  
La Capelle.

Financeurs : Comité Cœur de Thiérache du  
Souvenir Français, Syndicat d'Initiatives, commune  
de La Capelle, Communauté de Communes de la  
Thiérache du Centre, département de l'Aisne,  
Région Hauts de France .





Livret écrit par Cyprien et Paul,  
mai 2023.